

Mayor (A.). 2005. *Traditions céramiques et histoire du peuplement dans la Boucle du Niger (Mali) au temps des empires précoloniaux*. Genève : Université de Genève (thèse de la Faculté des sciences n° 3686). 2 vol.

INTRODUCTION

Alain Gally

Note : un résumé de ce texte, jugé trop long, est publié dans la monographie éditée sous la direction scientifique d'Eric Huysecom dans la sous-série monographique du *Journal of African Archaeology* consacrée à la publication des résultats du programme de recherche « Peuplement humain et évolution paléoclimatique en Afrique de l'Ouest ».

Le travail d'Anne Mayor, première monographie publiée dans le cadre du programme « Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest », dirigé par Eric Huysecom, marque un tournant fondamental dans le développement de l'archéologie ouest-africaine. Pour la première fois, une archéologue et ethnohistorienne jette un pont entre une recherche ethnoarchéologique que d'aucun on pu juger sans avenir et l'analyse des vestiges archéologiques et débouche sur une restitution plausible de l'histoire des peuplements de la Boucle du Niger sur une durée de 2 000 ans. Pour la première fois, nous disposons pour cette région d'un cadre historique, certes provisoire, mais cohérent et d'un outil qui permettra, au fil des découvertes à venir, de retoucher, d'enrichir, et, si nécessaire, de contester le tableau obtenu, apportant ainsi la preuve que l'histoire est bien un domaine scientifique au sein duquel peut se construire un savoir cumulatif. Des travaux avaient ouvert la voie dans des secteurs limités comme la signification historique de la technique du pilonnage sur forme concave (Huysecom 1991-92, Sterner, David 2003) ; le mérite d'Anne Mayor est d'avoir intégré l'ensemble des données disponibles, tant sur le plan ethnoarchéologique, qu'ethnohistorique et archéologique.

Il convient de remercier ici Anne Mayor pour ce travail qui, grâce à un engagement de tous les instants et une exceptionnelle capacité de synthèse, apporte aujourd'hui la démonstration de la pertinence des recherches actualistes dans la quête du Passé africain. Dans cette perspective, qu'on nous permette de situer ici ce travail dans la longue quête commencée il y a plus de vingt ans et d'en évaluer la portée épistémologique générale.

Notre décision de se lancer à nouveau dans le recherche africaniste remonte à une soirée de décembre 1984 lors du colloque de l'Association ouest africaine d'archéologie qui se tenait à Nouakchott en Mauritanie. Nous sommes gré à nos collègues et amis Michel Raimbault, Eric Boeda et Rogier Bedaux de nous avoir encouragé à nous engager, une fois encore, sur les pistes africaines et de nous avoir conforté dans notre décision de travailler sur la céramique actuelle de la Boucle du Niger. Après l'intermède sénégalais de l'hiver 1980-81, à l'occasion duquel nous avons travaillé sur le mégalithisme sénégalais, nous éprouvions le besoin de retrouver nos amis maliens pour des recherches de caractère plus ethnologique.

Nous touchons aujourd'hui au but ; les référentiels actualistes obtenus bénéficient, sur la question des traditions céramiques, des matériaux accumulés lors de cinq missions menées dans le Delta intérieur du Niger entre 1988 et 1993 dans la cadre de la MESAO (Mission ethnoarchéologique suisse en Afrique de l'Ouest), auxquelles s'ajoutent les résultats obtenus lors de six missions en Pays dogon entre 1998 et 2004 dans le cadre de la nouvelle MAESAO (Mission archéologique et ethnoarchéologique suisse en Afrique de l'Ouest). Nous ne remercierons jamais assez notre collègue Eric Huysecom pour son dévouement sans faille au

sein de ces deux projets. Ces enquêtes, qui se sont souvent déroulées dans des conditions souvent difficiles, n'auraient pas été possibles sans lui.

Reprenant mes notes de Mauritanie, j'y découvre aujourd'hui mes interrogations d'alors. J'étais intéressé au premier chef par la constitution d'une anthropologie générale, véritable science de l'homme dégagée des contingences locales. Dans cette optique, le Mali n'aurait été qu'un prétexte. Mais je ne pouvais me distancer du devoir qui m'incombait, en tant que chercheur engagé dans un pays étranger, à œuvrer en faveur d'un savoir local directement utile à mes partenaires africains. Vingt ans plus tard, Anne Mayor apporte à cette question la réponse recherchée, une éclatante démonstration que les deux optiques peuvent se concilier et qu'il n'y a pas incompatibilité entre construction d'un savoir général et restitution des histoires locales. Adeptes d'une certaine décontextualisation des savoirs, nous avions en tête de développer prioritairement l'étude des mécanismes généraux responsables de la production et de la diffusion des céramiques dans l'espace afin de mieux comprendre les relations existant entre cet aspect de la culture matérielle et les peuplements humains. A notre intérêt pour ces questions s'ajoutait la conscience de l'urgence de la tâche dans un monde en rapide industrialisation. De jour en jour, l'usage des récipients de fonte, de tôle et de plastique gagne du terrain ; les filles n'éprouvent plus le besoin d'apprendre le métier de leurs mères. Nous avons également devoir de témoignage pour les générations futures.

Aujourd'hui, Anne Mayor aborde l'autre volet, complémentaire et tout aussi important, de la démarche, l'application des régularités aux données historiques, soit, à travers certains modèles, la restitution d'une histoire relevant d'un contexte particulier. Pour avoir activement participé aux enquêtes menées dans le Delta, elle n'ignore rien des problématiques actualistes développées à cette occasion. Cette optique historique fait l'originalité de ce travail et, brillamment, ancre nos réflexions générales dans l'irréversibilité de l'histoire. Les résultats obtenus sont exceptionnels. Pour la première fois, nous disposons pour la Boucle du Niger d'un cadre culturel permettant d'ordonner les découvertes au sein d'une structure historique significative ; nous possédons désormais les outils permettant d'approfondir cette histoire, les moyens de développer certains scénarios, de les confirmer ou de les contester dans une vraie perspective de cumul des savoirs.

Beaucoup reste encore à faire dans le domaine de l'exploitation des données ethnographiques recueillies sur le terrain. Il conviendra tout d'abord de préciser à l'avenir les fondements socio-économiques et politiques des formations sociales de la région et les mécanismes assurant à ces dernières leur malléabilité historique. Les mécanismes qui assurent la délimitation des aires de production des traditions céramiques méritent des formulations établies sur des assises statistiques plus explicites. L'étude des chaînes opératoires de montage des céramiques et des habiletés manuelles n'en est encore qu'à un stade exploratoire, mais nous possédons désormais les moyens de nos ambitions en la matière. Les mécanismes économiques assurant la diffusion des poteries dans l'espace, parfois au delà des limites occupées par les groupes producteurs, méritent une attention plus soutenue. L'utilisation que fait Anne Mayor des régularités obtenues après en avoir mieux délimiter les contours nous engage explorer plus avant ces diverse pistes. Nous disposons pour cela de l'information brute nécessaire et d'un cadre opératoire précis. Au vu des résultats obtenus sur le plan historique, cette tâche nous paraît aujourd'hui d'autant plus justifiée.

Revenons maintenant sur un certain nombre de points fondamentaux soulevés par le travail d'Anne Mayor.

Les enjeux de l'histoire des peuplements

L'histoire des peuplements humains anciens constitue un des enjeux majeurs de l'archéologie. Nous savons néanmoins que les archéologues témoignent de fortes réticences face aux questions soulevées par l'identification des identités culturelles, sociales, et/ou ethno-linguistiques du Passé. Nous ne nous étendrons pas ici sur les causes historiques et politiques de cette attitude de réserve bien compréhensible, mais qui ne devrait nous empêcher d'aborder la question le plus objectivement possible.

Le terme de culture utilisé par les archéologues, notamment par les préhistoriens, correspond à un assemblage non évalué de traits culturels, situés tous au même niveau puisque ces derniers ne font pas l'objet d'une interprétation fonctionnelle préalable permettant de situer la place et le rôle de chacun d'eux dans les sphères technique, économique, sociale, politique ou idéologique des sociétés de l'époque. Dans cette situation, le regroupement des items descriptifs ne permet naturellement pas d'aborder les réalités populationnelles (Gallay 2000).

Dès les origines, le contenu du terme « culture » s'est référé à deux contextes épistémologiques distincts relevant de savoirs extérieurs différents. La première acception, historiquement, la plus ancienne, rapproche la notion de culture de celle de faciès géologique. Le faciès permet des expertises en termes de lieu et de temps (ce fossile provient de telle formation localisée dans l'espace, il date de telle époque), mais il ne débouche pas sur une compréhension en profondeur de l'histoire. L'ethnologie n'a guère servi aux inventeurs de la préhistoire pour forger leur nouvelle science. On chercherait en vain des allusions, même discrètes, aux récits des voyageurs engagés alors dans la découverte du monde dans les pages de François Jouannet, de Paul Tournal, de Casimir Picard ou de Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes, dont les discours se développent dans le cadre de la géologie et de la paléontologie. On découvre par contre dans les écrits de l'époque d'innombrables passages qui montrent l'utilisation du paradigme transformiste de Lamarck comme cadre structurant de la jeune préhistoire. Le concept d'évolution unilinéaire se retrouve dans toutes les premières tentatives de classement chronologique des temps préhistoriques, que ces classements soient fondés sur les faunes comme chez Edouard Lartet (1861) ou sur les industries lithiques comme chez Gabriel de Mortillet (1869). Dans un second temps, l'influence des Moralistes écossais, les premiers à avoir proposé un modèle évolutionniste de l'histoire de l'homme, puis de Darwin, intéressé au premier chef par les mécanismes responsables de l'apparition de nouvelles formes de vie, aboutiront à une réinterprétation dynamique du concept de culture, débouchant, à terme, sur une vue plus systémique de l'évolution.

Après la Révolution française, et avec la naissance des nationalismes, les nations de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle ne peuvent plus fonder leur identité sur la seule légitimité des dynasties régnantes. Les peuples, ces nouveaux acteurs sur la scène de l'histoire, sont amenés à affirmer leur spécificité à travers la définition d'une langue, de traditions particulières et d'un passé commun. Le romantisme allemand, puis européen, s'oppose alors à l'idéologie des Lumières, au positivisme, aux vues évolutionnistes et à l'internationalisme des sociologies occidentales. Le développement d'une historiographie politique met en évidence les spécificités irréductibles des peuples dans des approches d'inspiration antipositiviste. Il faut élaborer une « science » qui rende compte des spécificités historiques comme de l'originalité de chaque configuration culturelle.

Les interprétations des préhistoriens et des archéologues oscilleront désormais entre ces deux pôles. Malgré un paradigme évolutionniste aujourd'hui dominant, le paradigme historique

reste néanmoins toujours présent « en sous-œuvre », comme si les archéologues, et notamment les préhistoriens, répugnaient à admettre explicitement l'existence de populations anciennes, aux contours certes mobiles et perméables, mais dont l'identité peut, dans certaines limites, se discuter. Tenter de dépasser cette opposition et d'en comprendre les articulations nous paraît aujourd'hui de première importance. Remettre sur le devant de la scène le concept de population nécessite néanmoins une révision fondamentale des fondements aujourd'hui dépassés de ce type d'approche. Le passage de la notion de culture à la notion de population nécessite en effet une analyse préalable de la fonctionnalité des composantes culturelles retenues. Cet objectif n'est réalisable qu'à travers la constitution d'un savoir actualiste. Construire une nouvelle archéologie des peuples qui puisse s'affranchir des schématismes et des a priori anciens n'est pas tâche facile. Dans le contexte africaniste, cette approche soulève en effet trois types d'objections provenant de trois communautés scientifiques distinctes, les ethnologues, les ethnoarchéologues et les archéologues, une situation qui nous invite à la prudence. Les questions soulevées ne sont pas anodines et les réponses ne s'improvisent pas. Le travail d'Anne Mayor se situe au cœur de cet enjeu.

Les réserves des ethnologues

La première question peut se résumer ainsi : existe-t-il aujourd'hui (et hier) en Afrique des groupes socio-linguistiques qui méritent le nom d'ethnie ou, du moins, des populations identifiables ? De nombreux ethnologues ont répondu à cette question par la négative. Rappelons que les critiques formulées en son temps, notamment par Amselle (1985) et Bazin (1985), portaient essentiellement sur trois points :

- Le concept d'ethnie tend à figer la réalité sociale et à négliger les processus historiques et la malléabilité des appartenances sociales.
- Les réseaux de relations liant les communautés entre elles au sein des Etats sont plus importants pour comprendre le fonctionnement des sociétés.
- Les dénominations ethniques utilisées appartiennent à des cadres classificatoires imposés de l'extérieur par le voyageur européen, l'administrateur colonial ou l'ethnologue; elles rendent avant tout compte des propres subjectivités de ces derniers.

Ces trois objections mériteraient une discussion approfondie qui n'a pas place ici. Notons pourtant qu'elles ne se situent pas sur le même plan. La première concerne la réalité étudiée, donc le cœur du sujet, les relations entre synchronie (aujourd'hui) et diachronie (hier), la pertinence des découpages actuels pour la compréhension du Passé. La réponse nous paraît évidente. La réalité sociale est toujours insérée dans l'histoire ; elle est donc sujette à évolution. La question n'est pas celle de la présence ou de l'absence de changement, c'est celle des modalités de ce changement. La seconde nous paraît hors de sujet. Un société présente plusieurs sphères de fonctionnement interconnectées. L'étude des réseaux de relations entre communautés, dont personne ne nie l'existence, ne constitue pas le noyau de notre problème, mais un domaine qui doit être traité en parallèle. La question essentielle est celle des identités et de leur expression dans les faits matériels. La troisième soulève par contre une interrogation essentielle : quelle rôle accorder à la sphère cognitive humaine dans la structuration de la société ? La réponse que nous avons apportée à cette question est pragmatique. Peu importe que les dénominations soient d'origine interne ou externe, coloniale ou précoloniale. Le fait essentiel repose sur des observations : ces identités structurent aujourd'hui, et probablement hier également, les comportements. On notera aussi que ces mêmes ethnologues nuancent aujourd'hui leurs positions en insistant notamment sur l'importance des facteurs historiques et des mécanismes de recompositions :

"Il s'agit moins de savoir si les classifications ethniques étaient purement arbitraires et si les catégories sociales en général relevaient d'un pur constructivisme. A notre sens, il s'agit moins de savoir si l'ethnie existe ou n'existe pas que d'observer les conditions de son émergence, de son épanouissement et de sa disparition." (Amselle 1997, 9).

Résumons notre position en trois points :

- Une polarisation trop grande sur l'idéologie des gens comme principe explicatif

Les ethnologues qui ont abordé la question de la structuration ethnique des sociétés sahéliennes se sont contentés de rendre compte de l'idéologie souvent mouvante des populations étudiées. Cette approche ne peut constituer qu'une première étape de l'analyse du phénomène. Il convient en effet de réfléchir à un discours permettant une véritable dissociation du sujet (l'observateur) et de l'objet (les populations observées). Nos outils de scientifiques répondent à des objectifs qui ne sont pas obligatoirement ceux des personnes étudiées. Il n'y a aucune raison objective de postuler a priori la concordance des langages développés dans les deux sphères.

- Des groupements spontanément perçus comme distincts

Quelle que soit la réalité du concept d'ethnie et son origine (précoloniale ou coloniale), on constate empiriquement que nos interlocuteurs se réclament tous d'appartenances sociales ou ethniques, c'est-à-dire de groupements perçus comme distincts et jouant un rôle certain dans la structuration des relations sociales. Il nous semble donc possible de se référer à ces dénominations pour aborder (dans un premier temps tout au moins) la question de la composition des peuplements humains. Ces entités ont certainement une profondeur historique et une pesanteur qu'il nous convient d'apprécier, ce à quoi s'attelle Anne Mayor avec des résultats inattendus. Mais il est également évident que, plus on remonte dans le temps, plus ces dernières se révéleront appartenir à des niveaux taxonomiques plus larges, situées à un niveau hiérarchique plus élevé dans le classement, la famille linguistique remplaçant le groupe ethnique ou la classe sociale. Le discours que nous construisons pour appréhender le passé requiert une terminologie adaptée à chaque tranche de temps, une situation qu'illustre bien le présent travail.

- Démêler la complexité

L'histoire de ces groupements est d'une extrême complexité et ne correspond jamais à des ensembles homogènes possédant de longues durées d'existence. On doit donc démêler les fils de cette histoire.

Les réserves des ethnoarchéologues

Plusieurs études de terrain ont abordé la question des relations entre traditions céramiques et populations dans différentes régions africaines, sans toutefois mettre à la disposition des chercheurs des corpus d'observations importants. On a pu, dans ce contexte, nier la possibilité de remonter d'une répartition spatiale de céramiques à la localisation de la population qui l'a produite. Le tableau que l'on peut retirer de ces travaux dispersés reste ambigu. Les critiques avancées proviennent à notre avis du fait que l'on a voulu donner une réponse globale à une question complexe nécessitant des réponses sectorielles.

Un bilan de ces questions établi jadis pour l'Afrique de l'Est (Honegger 1988) montre bien la complexité de la question, l'hypothèse que la répartition spatiale d'un style céramique

correspond au territoire d'une population étant loin d'être entièrement vérifiée. La relation tradition céramique - groupe ethnique se retrouve parfois comme chez les Njemps du lac Baringo, mais la situation se révèle très vite complexe. Quelques exemples suffiront ici. La mention de ces derniers se justifie dans la mesure où nos raisonnements devraient être au moins valables pour l'ensemble du continent.

Au Rwanda, la société comprend trois populations distinctes, soit du haut en bas de l'échelle sociale, les Tutsi éleveurs, les Hutu cultivateurs et les Twa groupe pariat composé d'anciens chasseurs. Les Twa assurent la production céramique consommée par l'ensemble de la population. Les poteries dites de luxe sont plus abondantes dans les lieux peuplés en majorité de Tutsi (Kandt 1904, Pauwels 1955, Bourgeois 1957, Seitz 1970). Au Kenya, les Okiek, anciens chasseurs, possèdent une production céramique homogène malgré leur dispersion géographique et la quasi absence de contacts entre sous-groupes régionaux, ce qui vérifie l'hypothèse d'un lien fort de type identitaire. Ces derniers partagent néanmoins leurs productions avec les populations voisines, essentiellement des pasteurs nomades comme les Massai, qui ne fabriquent pas de poterie, mais assurent aux productions Okiek une large diffusion géographique (Blackburn 1973, Hodder 1982). Chez les Luo du Kenya, la production céramique est organisée en sous-groupes régionaux associés à des ressources d'argile. Ces zones de production possèdent chacune des caractéristiques stylistiques propres. L'apprentissage des techniques s'effectue après mariage dans le groupe local, un mécanisme qui favorise l'individualisation de traditions distinctes au sein de la population (Ocholla-Ayayo 1980, Herbich 1987). En Tanzanie, la poterie Kisi est diffusée par voie commerciale sur de larges espaces et se retrouve donc dans plusieurs populations distinctes (Waane 1977).

La réalité ne se laisse donc pas immédiatement cerner. La production céramique est souvent une activité spécialisée destinée à une population plus étendue. Elle met donc en relation des groupements sociaux distincts dans le cadre d'une société souvent complexe. Le degré d'autonomie des classes artisanales par rapport aux autres composantes de la société est alors la question stratégique à résoudre. Ces relations peuvent être plus ou moins étroites, ce qui change les données du problème. Au niveau de la consommation, les réseaux économiques de diffusion, notamment par l'intermédiaire des marchés, assurent à une production artisanale une diffusion allant au delà des limites du groupe producteur. Il n'est pas question de nier cette réalité, mais bien d'en cerner les modalités et de mettre en place les moyens de distinguer les deux sphères de diffusion emboîtées. Les produits diffusés par les voies commerciales ne sont pas obligatoirement les mêmes que ceux qui sont consommés à l'échelle locale. S'il le sont, leur fréquence peut varier de façon significative et donc reconnaissable au niveau archéologique. On ne possède pratiquement aucune données quantitatives sur cette question. Les cas développés ici même montrent que cette situation peut être maîtrisée.

Les oppositions des archéologues

Nos recherches sur la céramique actuelle de la boucle du Niger n'ont guère retenu l'attention des archéologues africanistes. Les réticences concernent essentiellement le domaine d'application des modèles construits à partir de la réalité présente. Pour beaucoup, la limite du 19^{ème} siècle ne peut être dépassée. Au delà, seule les méthodes strictement archéologiques sont opérantes. Interpréter la céramique d'Hamdallahi, capitale de l'Empire peul du Massina (1820-1864), oui ; porter un regard neuf sur le matériel des fouilles de Djenné-Jeno (250 BC – 1400 AD), non.

La réponse que l'on peut apporter à cette question est à la fois théorique et pratique. Sur le plan théorique, l'efficacité des modèles actualistes ne peut reposer que sur la solidité et le caractère de généralité des mécanismes mis en évidence. Ces mécanismes concernent notamment : 1. les relations existant entre l'homogénéisation de certaines pratiques techniques et les sphères d'endogamies des productrices ; 2. les relations entre sentiment d'appartenance à une groupe producteur et pratiques techniques spécifiques situées dans la marge de liberté laissée par les contraintes de la matière ; 3. les modalités de production, de diffusion et de consommation de la céramique. Assurer la généralité de ces phénomènes, c'est étendre le domaine d'application des modèles établis sur cette base. Sur le plan pratique, l'application des données actualistes à la réalité archéologique est, sur le plan strictement empirique, réalisable et débouche sur des scénarios plausibles plus riches que les scénarios obtenus par des moyens strictement archéologiques. Anne Mayor en administre ici une preuve éclatante car nous sommes ici dans un contexte favorable présentant une remarquable continuité culturelle. Reste la question essentielle de la pertinence des résultats obtenus et de leur validation. C'est la question que nous aborderons maintenant.

Une évaluation possible ?

Le présent travail n'entre pas dans le schéma des archéologues actuels. Il s'en écarte tant au niveau de la mobilisation d'une information ciblée en fonction des objectifs retenus que de l'interprétation ; pourtant les résultats obtenus semblent particulièrement cohérents et surtout d'une richesse interprétative à laquelle les travaux consacrés au Passé de l'Afrique de l'Ouest ne nous avaient pas habitués. Le travail de sélection établi sur la base des corpus fournis par les sites pris comme des entités indépendantes permet d'obtenir un certain nombre d'ensembles culturels dont il faudra tester à l'avenir la cohérence. Il convient néanmoins de nous demander dès maintenant si la démarche empruntée ne comporte pas certaines failles méthodologiques.

La question de la validation

On ne valide pas un modèle ethnoarchéologique en le mobilisant pour interpréter des vestiges archéologiques ; on l'applique à un contexte de lieu et de temps qui n'est pas celui où il a été élaboré. Le modèle met en effet en relation des vestiges observables (la céramique) et des interprétations non observables (les entités ethno-linguistiques). On ne peut donc valider ces interprétations puisque qu'elles ne donnent pas lieu à des observations factuelles directes dans le nouveau contexte. Une application ethnoarchéologique à une réalité archéologique est donc, par construction, toujours valide. Il n'y a aucun moyen de savoir si la dérivation - qui n'est que plausible - est acceptable en dehors des deux points suivants :

1. La règle a été élaborée sur des bases factuelles suffisamment solides ; la structure dégagée est statistiquement fondée ; les relations potentielles entre observations factuelles et modalités d'interprétation sont clairement explicitées.
2. L'hypothèse d'identité entre le domaine d'élaboration de la règle et son domaine d'application est fondée.

Au delà de ces questions et des problèmes posés par la mobilisation des données archéologiques, les critiques que l'on pourra adresser à la construction historique ne sont pas recevables. Y a-t-il moyen de sortir de cette impasse ? Nous ne voyons à cette question qu'une seule issue : obtenir les mêmes conclusions par des voies indépendantes. La seule possibilité de confirmer une interprétation est encore une fois une banalité sur le plan

scientifique. Elle réside dans le principe de convergence des résultats obtenus par des méthodes indépendantes. Il est possible de considérer une interprétation comme provisoirement fondée si des règles d'inférences indépendantes mobilisant des faits empiriques distincts génèrent le même résultat. Anne Mayor nous entraîne sur cette voie en constatant certaines concordances entre les groupements territoriaux obtenus à partir de la céramique et les divers rites funéraires.

Les interprétations a posteriori de l'histoire

Anne Mayor construit un(des) scénario(s) plausible(s). Mais on ne peut pas ne pas être attentif à certaines explications ad hoc permettant notamment de passer d'une modalité de montage à une autre au cours des vicissitudes de l'histoire. On retrouve une histoire faite de ruptures. Citons quelques exemples de transitions de ce type. Les groupes somono adoptent, au moment de leur constitution en tant qu'entité socio-économique distincte, une technique plus ancienne, le moulage sur forme concave. Le pilonnage sur forme concave, présent dans un premier temps chez les Protosonraï, se transmet par la suite aux groupes linguistiques Gur, puis aux Dogon, transmission s'accompagnant de changements dans le type de support. Les Dogon du Sarnyé abandonnent à un certain moment de leur histoire le pilonnage sur forme concave (tradition A) pour adopter la technique peul du pilonnage sur forme convexe (tradition E). Sur le Plateau, une tradition orale recueillie par Anne Mayor révèle la formation d'une nouvelle caste de forgerons, dont les femmes « inventent » une nouvelle tradition céramique, la tradition D, pour « faire mieux » ; on comprend « se distinguer des autres ». N'est-ce pas là dévier de l'approche scientifique en proposant, de cas en cas, les aménagements qui nous arrangent pour conserver la cohérence du modèle ?

La nécessité de faire intervenir des explications ad hoc renvoie dans le cas présent à l'une des limites des modèles actualistes proposés. Nous n'avons pas en effet fait intervenir dans nos observations portant sur la boucle du Niger ce qui relève des processus de l'emprunt et de l'innovation, des phénomènes étudiés par Agnès Gelbert dans la vallée du fleuve Sénégal (Gelbert 2003). La question est importante car elle montre que le recours à des explications ad hoc peut ne pas relever des contingences de l'histoire mais des lacunes des modèles proposés pour rendre compte des dynamiques historiques.

Rencontrer de telles explications lors d'une étape de la compréhension des scénarios de l'histoire n'est pas en soi gênant. Dans ce domaine, l'explication est toujours une explication a posteriori, donc assez différente de l'explication scientifique, bien que nous soyons dans un domaine générant, comme dans les sciences dures, des savoirs cumulatifs et contestables, donc capables d'évoluer.

L'explication a posteriori des événements de l'histoire présente en effet certaines limites dont il faut être conscient. La détermination d'un événement est toujours multifactorielle. Un événement a plusieurs causes et chacune des causes découle également d'une multitude d'autres causes, d'où une double limite à l'explication historique. Première limite : il est impossible de pondérer objectivement l'influence de chacun des facteurs déclenchants, le plus souvent de natures différentes. Une évaluation objective nécessite en effet que l'on applique aux diverses « causes » un même étalon de mesure, instrument impossible à mettre en œuvre dans une situation de ce type. Seconde limite : les « causes » d'un événement sont d'autant plus nombreuses que l'on remonte loin dans le temps. L'approche de la causalité historique nécessite donc que l'on fixe arbitrairement le moment de l'évaluation. La situation est

strictement symétrique et rencontre les mêmes limites en ce qui concerne les conséquences d'un événement, d'autant plus nombreuses qu'on se situe loin de ce dernier

La question des explications ad hoc est donc indissociable de celle de la causalité en histoire. La logique des sciences expérimentales rejette les explications ad hoc dans le cadre d'une causalité « dure ». L'histoire échappe partiellement à ce type de contraintes. Le 19^{ème} siècle avait développé l'utopie de la présence de lois de l'histoire. L'examen du déroulement de l'histoire contemporaine suffit à montrer l'étendue du fossé qui sépare la soi-disante « logique de l'histoire » du déroulement réel des trajectoires historiques. Il n'est pas nécessaire de démontrer ici que l'évolution d'un système complexe dans le temps ne peut se prédire, qu'il s'agisse d'un système naturel ou d'un système humain. L'histoire ne peut donc être pensée que comme contingente (Revel 2001). Cette situation n'exclut pourtant pas la possibilité d'identifier, sous certaines conditions et a posteriori, des causes. Ce débat concerne aussi bien l'histoire humaine que les phénomènes naturels, comme en témoigne cette réflexion de Gould à propos de la conception qu'avait Darwin des mécanismes de l'évolution :

« (Dans ses travaux, Darwin se réfère à) ce que nous appelons maintenant « contingence », autrement dit, l'imprédictibilité due à l'extrême complexité des séquences historiques, et non pas le hasard dans le sens du jeu de dés. Cette distinction ne peut pas être plus importante, car le pur hasard interdit toute explication de détails, tandis que la contingence, bien qu'au départ incompatible avec des prédictions, permet réellement d'expliquer l'existence de tel ou tel détail, après coup. La contingence est au cœur du mode de connaissance de l'historien, tandis que le hasard pur nie que l'on puisse même expliquer les détails » (Gould 2001, 310-311).

Qu'on le veuille ou non, l'histoire s'accommode donc de certaines explications ad hoc. Malgré cette restriction, le travail d'« historien » fait partie intégrante du jeu scientifique dans la mesure où la réunion des sources disponibles génère un processus d'accumulation d'informations, jugées justes ou fausses, qui peut faire l'objet d'un véritable travail de validation ou de réfutation. L'histoire fait, à ce titre, partie du jeu scientifique.

« Le statut professionnel des savants narrateurs ne se confond pas avec la position socio-économique des romanciers, si savants soient-ils, et il faut bien trouver quelque part la source de cette différence. Certaines expressions comme l'histoire expérimentale, la mise à l'épreuve des récits, les scénarios virtuels ou contrefactuels, laissent entendre que les voies de la validation sont ouvertes aux constructions narratives comme elles l'étaient aux versions fortes de (certains) modèles » (Gardin 2001, 414).

Les scénarios proposés pour passer d'une tradition céramique à l'autre sont, de plus, parfaitement compatibles avec ce que l'on sait de la malléabilité des formations sociales. Cette situation n'interdit pas la reconstruction d'une vraie histoire des peuplements. Les scénarios présentés par Anne Mayor s'inscrivent parfaitement dans les dynamiques sociales telles qu'elles sont aujourd'hui conçues en réaction à des visions monolithiques aujourd'hui dépassées qui animaient une certaine archéologie des peuples. On répond ainsi aux critiques de certains ethnologues, notamment à celles formulées il y a vingt ans par Amselle.

Grâce au travail d'Anne Mayor, l'archéologie de la Boucle du Niger ne sera jamais plus comme avant. Nous disposons désormais d'un cadre de réflexion cohérent fondé sur des bases explicites, alors que le scepticisme des archéologues avait généré à ce jour une archéologie descriptive ne menant nulle part, et surtout particulièrement ennuyeuse. Les historiens

pourront naturellement contester les scénarios proposés, mais il faudra alors le faire sur des bases autrement plus solides que le simple rejet d'un itinéraire inhabituel. Anne Mayor a bénéficié pour son travail du contexte de toute une équipe de recherche, de données de terrains exceptionnellement abondantes et d'une réflexion théorique de longue haleine. Son ouverture en direction de l'archéologie est le fruit de son seul travail. Elle apporte dans ce cadre une contribution absolument essentielle et originale en illustrant l'énorme potentiel des recherches actualistes dans le domaine de l'archéologie. Son analyse, une construction au sens noble du terme, se lit comme une enquête policière ; nous souhaitons au lecteur de prendre à le découvrir autant de plaisir que nous nous en avons nous-même éprouvé.

Alain Gally

BIBLIOGRAPHIE

- Amselle (J.-L.). 1985. Ethnie et espaces : pour une anthropologie typologique. In : Amselle (J.-L.), M'Bokolo (E.), ed. *Au coeur de l'ethnie : ethnies, tribalisme et état en Afrique*. Paris : La Découverte. (Textes à l'appui : série anthrop.), 11-48.
- Amselle (J.-L.). 1997. Préface. In : De Bruijn (M.), Van Dijk (H.), ed. *Peuls et Mandingues : dialectique des constructions identitaires*. Paris : Kathala, Leyde : Afrika-Studiecentrum. (Hommes et soc.), 9-11
- Bazin (J.). 1985. A chacun son Bambara. In : Amselle (J.-L.), M'Bokolo (E.), ed. *Au coeur de l'ethnie : ethnies, tribalisme et état en Afrique*. Paris : La Découverte. (Textes à l'appui : série anthrop.), 87-127.
- Blackburn (R.H.). 1973. Okiek ceramics : evidence for Central Kenya prehistory. *Azania* (Nairobi), 8, 55-70.
- Bourgeois (R.). 1957. *Banyarwanda et Barundi, 1 : ethnographie*. Gembloux : J. Duculot. (Mém. de l'Acad. royale des sci. coloniales : Classe des sci. morales et politiques : n. s. ; 4/2).
- Gally (A.). 2000. Cultures, styles, ethnies : quel choix pour l'archéologue? In : De Marinis (R.), Biaggio Simona (S.), ed. *I Leponti : tra mito e realtà, 1*. Catalogo di mostra (Locarno, Castello Visconteo-Casorella, maggio-dicembre 2000). [Giubiasco] : Gruppo Archeologia Ticino ; Locarno : A. Dadò, 71-78.
- Gardin (J.-C.) 2001. Modèles et récits. In : Berthelot (J.-M.), ed., 2001. *Epistémologie des sciences sociales*. Paris : Presses univ. de France, 407-454.
- Gelbert (A.). *Traditions céramiques et emprunts techniques : étude ethnoarchéologique dans les haute et moyenne vallées du fleuve Sénégal* (+ CD-ROM). Paris : Eds de la Maison des sci. de l'homme- Epistèmes. (Coll. Référentiels).
- Gould (S.J.). 2001. *Les coquillages de Léonard : réflexions sur l'histoire naturelle*. Paris : Eds du Seuil. (Science ouverte)
- Herbich (I.). 1987. Learning patterns, potter interaction and ceramic style among the Luo of Kenya. *Afr. archaeol. rev.*, 5, 193-204.
- Hodder (I.). 1982. *Symbols in action : ethnoarchaeological studies of material culture*. Cambridge, Londres : Cambridge Univ. Press. (New studies in archaeol.).
- Honegger (M.). 1988. *Ethnoarchéologie de la céramique en Afrique de l'Est : un bilan*. Genève : Dép. d'anthrop. et d'écologie de l'Univ. (Trav. de diplôme).

Huysecom (E.). 1991-1992. Les percuteurs d'argile : des outils de potières africaines utilisés de la préhistoire à nos jours. *Bull. du Centre genevois d'anthrop.*, 3, 71-98.

Kandt (R.). 1904. Gewerbe in Ruanda. *Z. für Ethnol.* (Berlin), 36, 329-372.

Ocholla-Ayayo (A.B.C.). 1980. *The Luo culture : a reconstruction of the material culture of a traditional African society*. Wiesbaden : F. Steiner. (Studien zur Kulturkunde ; 4).

Pauwels (P.M.). 1955. Les métiers et les usages au Rwanda. *Annali Lateranensi : publ. del Pontificio Mus. missionario etnol.*, 19, 185-294.

Revel (J.), 2001. Les sciences historiques. In : Berthelot (J.-M.), ed. *Epistémologie des sciences sociales*. Paris : PUF, 21-76.

Seitz (S.). 1970. *Die Töpfer-Twa in Rwanda*. Freiburg-in-Brisgau : J. Krause. (Diss. : Univ. Freiburg).

Sterner (J.), David (N.). 2003. Action on matter : the history of the uniquely African tamper and concave anvil pot-forming technique. *J. of Afr. archaeol.*, 1, 1, 3-38.

Waane (S.A.C.). 1977. Pottery-making traditions of the Ikombe Kisi, Mbeya region, Tanzania. *Baessler-Arch.*, N.F., 25, 251-317.